

DÉCONSTRUIRE LE MYTHE DU SAUVAGE : UNE ATTENTION ÉTHIQUE NÉCESSAIRE EN ÉDUCATION RELATIVE À L'ENVIRONNEMENT.

Une publication de l'Institut d'Éco-Pédagogie

THÉMATIQUES

- « Sauvage écologiste »
- Domination culturelle
- Critique postcoloniale

POUR CITER CETTE ANALYSE

Tondeur, K., « Déconstruire le mythe du sauvage : une attention éthique nécessaire en Éducation relative à l'Environnement », in "Analyses", Productions de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP), Décembre 2018.

À PROPOS DES ANALYSES

Les analyses de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP) sont autant de prises de position qui reflètent la diversité des points de vue au sein de l'association. Elles ont pour objectif de susciter la réflexion et le débat et se veulent un soutien à l'action.



Institut d'Éco-Pédagogie
Rue Fusch, 3
B 4000 Liège Belgique

<http://institut-eco-pedagogie.be>
Tél : +32 (0)4 2509584
Email : info@institut-eco-pedagogie.be



Face aux crises écologiques et climatiques et à l'apparente incapacité du système à sauver la planète et l'environnement, la tentation est grande de chercher dans d'autres sociétés comme dans notre propre passé des alternatives écologiques crédibles et une lueur d'espoir en l'humanité. Une démarche à laquelle l'Éducation relative à l'Environnement (ErE) n'est pas imperméable et qui, aussi louable soit elle, présente le danger de contribuer à la reproduction de mécanismes de pensée hérités de l'histoire coloniale. Déconstruire le mythe du « bon sauvage » semble être une position éthique nécessaire depuis laquelle réévaluer nos pratiques pédagogiques comme notre capacité de réflexion critique. Analyse.

La 6^e extinction de masse des animaux s'emballé à un rythme affolant qui est sans comparaison possible avec les extinctions précédentes.¹ A l'exception de quelques sceptiques, le changement climatique et tout ce qu'il implique de conséquences dramatiques est aujourd'hui reconnu et avéré dans les milieux scientifiques. Mis au pied du mur face à l'énormité des impacts de nos sociétés sur la planète, les géologues discutent même désormais de la possibilité d'inscrire l'« Anthropocène » à l'échelle des temps géologiques. C'est-à-dire de reconnaître que l'activité humaine est devenue une force géochimique et géophysique telle qu'elle impacte globalement et durablement la Terre... !

Mais malgré l'urgence, notre système économique et social – par ailleurs essoufflé par l'accumulation de crises successives (économiques, sociales, financières, migratoires, etc.) – apparaît incapable d'enrayer la destruction et la pollution de l'environnement. Dans ce contexte, la tentation est forte d'aller chercher ailleurs, ou dans l'histoire, de possibles alternatives à ce qui ne fonctionne plus ici et maintenant. Mieux dit encore, d'apporter la preuve d'un être humain bon, capable de vivre en harmonie avec la nature, ses pairs et les espèces sauvages.

Parmi d'autres secteurs qui ont su capter ce besoin d'évasion (industrie du bien-être, éco-tourisme, etc.²), une telle tentation trouve aussi à s'exprimer en ErE. Si l'entreprise est certainement louable, elle surfe pourtant sur une rhétorique bien connue qui elle mérite d'être déconstruite : le mythe du sauvage.

Qu'est-ce que le mythe du sauvage ?

Le mythe du sauvage prend racine au XV^e siècle, à l'aube des grandes expansions coloniales des métropoles européennes modernes³. À cette époque, navigateurs, marchands, missionnaires et autres explorateurs tentent de rendre compte au travers de leurs récits de voyages des premiers contacts avec l'« Ailleurs » et les populations indigènes. C'est de cette tentative de dresser un portrait des populations rencontrées qu'est né ce qu'on appelle aujourd'hui le mythe du sauvage.

De manière ramassée et caricaturée, le portrait stéréotypé que ces explorateurs dressèrent des populations autochtones alors qualifiées de « sauvages » pourrait se résumer comme suit : des êtres qui vivent d'une vie simple faite de chasse, de cueillette et de pêche et dont l'horizon des préoccupations ne dépasse pas celui de la tribu ou du clan. Leur quotidien, enfin, serait rythmé par celui de la forêt ou de la mer : ils vivent en osmose complète avec leur environnement au point de

1 <http://advances.sciencemag.org/content/1/5/e1400253.full>

2 Voir à ce sujet Michel, Franck, 2014. « C'est quoi le mythe du sauvage ? » *Anthropodcast*, en ligne. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=er58yJ1a1AQ>

3 Bien que l'époque dite des « Grandes Découvertes » débute déjà au Moyen Âge avec l'exploration de l'Orient et les expéditions asiatiques.



se confondre avec celui-ci. Un état de nature que seuls quelques rituels traditionnels hauts en couleurs distinguent peut-être de la pure vie animale. En tous les cas, aux yeux des explorateurs d'alors, ils sont à des années lumières de la civilisation occidentale. À l'époque, certains les considéraient comme étant d'une bonté vierge, et d'autres, d'une bestialité sans nom.

Au cœur des métropoles coloniales, les hommes de lettres de l'époque s'emparèrent du mythe naissant pour justifier la colonisation et « l'œuvre civilisatrice chrétienne » ou, *a contrario*, critiquer les exactions commises en son nom. Au cœur d'un débat politique et religieux, alternativement nobles ou ignobles, braves innocents ou sanglants anthropophages, les peuples colonisés d'outre-mer se fantasmaient avant tout selon les besoins et préoccupations des ... européens⁴.

Le préhistorique, entre « âge d'or » et « aubes cruelles ».

Dans l'imaginaire populaire, les figures du sauvage et de l'Homme préhistorique se superposent souvent. La préhistorienne Marylène Patou-Mathis explique : « l'Occident a contribué [...] à rapprocher l'homme ancien de l'homme lointain [...] car en même temps que le projet colonial s'élabore, la science construit un modèle diffusionniste de l'évolution des hommes du passé : les grandes innovations techniques et culturelles naissent au centre puis irradient vers les périphéries. Un modèle qui légitime la colonisation » (Foucart 2011, en ligne).

C'est ainsi que les peuplades nomades de chasseurs-cueilleurs du paléolithique sont souvent mobilisées dans des débats similaires à ceux portant sur l'indigène des colonies. Pour certains, comme Hobbes, les débuts de l'humanité furent à coup sûr cruels et sanglants. Pour d'autres, comme Jean-Jacques Rousseau, c'est la société qui a progressivement corrompu des êtres initialement bons...

Chasser le mythe : déconstruire les mécanismes de domination culturelle

Heureusement, les critiques de tels imaginaires coloniaux ne se sont pas fait attendre. À l'époque des lumières, le philosophe et encyclopédiste Denis Diderot décriait déjà volontiers le mythe du sauvage comme rien de plus qu'une projection romantique, coloniale et ethnocentrique. À ces yeux, les peuples indigènes disposent d'une culture qui leur est propre et ne peuvent dès lors être jugés au regard des critères occidentaux.

Un effort de décolonisation intellectuelle auquel ont depuis pris part de nombreux·ses chercheur·euse·s et activistes du « Nord » comme du « Sud » qui, de Jean-Paul Sartre à Edward Saïd (1978), se sont attachés à déconstruire ces discours coloniaux et leurs effets de pouvoir, à travers lesquels les puissances coloniales imposaient leur domination non seulement sur les terres et les corps des sujets colonisés, mais aussi sur les esprits et réflexes de pensée.

Mais ces mécanismes de pensée sont encore reproduits de nos jours, consciemment ou non...

4 Le mythe du sauvage n'est cependant pas l'apanage des occidentaux. S'il est certain que l'entreprise coloniale des nations européennes y est irrémédiablement attachée, il s'agit, plus largement, d'un mécanisme de pensée auxquels de nombreux peuples ont recours pour appréhender leurs contemporains.



Néocolonialisme

Malheureusement en effet, le mythe du sauvage a la peau dure et reste, encore aujourd'hui, décliné à toutes les sauces. L'histoire de l'aide au développement et, plus généralement, celle des rapports « Nord »/« Sud », en est complètement gangrenée. Que ce soit en politique, dans les médias ou dans l'économie touristique, les populations des pays du « Sud » restent souvent décrites soit (a) comme les victimes de la colonisation, du développement et du néolibéralisme, soit (b) comme de véritables moutons noirs empêtrés dans leurs traditions et incapables de prendre en marche le train de la modernité. Dans les deux cas, elles sont dépouillées de leur histoire comme de leur capacité d'agir et de penser stratégiquement ; de résister et négocier les processus globaux qui les touchent (Locatelli et Nugent 2009 : 3).

Le sauvage à la sauce verte : l'indigène écologiste

Parmi les variations contemporaines du mythe du sauvage, celle de « l'indigène écologiste » (Machet, Marre et Ventura 2013), qui vit en harmonie totale avec la nature, a plus que jamais le vent en poupe.

Et certaines pratiques d'ErE embrayent malheureusement le pas. Ainsi, l'idéalisation des indien-ne-s des plaines qui auraient vécu en « symbiose » avec leur environnement s'est répercutée jusque dans nos pédagogies d'ErE, où l'on apprend toujours aux jeunes à « vivre comme les sioux ».

De même, s'ils critiquent – à raison – la glorification des indiens d'Amérique pour son manque de fondement historique, quelques penseurs influents en ErE tels Robert Hainard ou Jean-Claude Génot peinent néanmoins à se démarquer de ce mythe du « bon sauvage »⁵. Pour ces auteurs en effet, « la civilisation anti-nature mondialisée » n'a pas seulement raboté la nature – au sens commun du terme mais aussi la part la plus naturelle et sauvage de l'humain : une « pensée en acte », émotive et sensible, artiste, vivante et respectueuse, « génétiquement ancrée » en chacun·e d'entre nous mais mise en sourdine par la société (2017 : 217). Pour se reliair à soi et à la nature, disent-ils, et pour lutter contre la dégradation des écosystèmes, il faut [re-]trouver notre manière de penser et d'être sauvage au monde : il faut « réveiller la part paléolithique de l'humanité » (Roch 2014).

Or, de la même manière que l'idéologie coloniale masquait la relation vraie, culturellement médiatisée, des indigènes à leur territoire (en vérité ni nécessairement bonne, ni nécessairement mauvaise *a priori*), de telles pratiques pédagogiques et postures philosophiques ignorent beaucoup de la construction sociale complexe des systèmes émotionnels, sensibles, moraux, etc. qui favorisent l'éveil d'une conscience environnementale. Laquelle s'acquière nécessairement sur le temps long, est ancrée dans la relation au territoire et ne peut se contenter de l'importation « clé-sur-porte » de pratiques et mode de vie « écologiques » par ailleurs largement fantasmés.

Sortir de l'approche naturaliste : une position éthique et stratégique nécessaire

Bien sûr, le bilan environnemental catastrophique auquel nous faisons face est alarmant. Bilan auquel s'ajoute un contexte international aussi terrifiant que désespérant, qui voit (notamment avec

5 Une remarque qui ne remet aucunement en question l'apport de ces auteurs à l'ErE et à la défense d'une nature sauvage.



l'élection de Donald Trump et Jair Bolsonaro après lui) la montée d'un axe pro-carbone, climato-sceptique et aux relents fascistes qui fait des émules partout dans le monde, en Europe comme en Belgique. Dans ce contexte de troubles et de doutes qui semble révéler l'humain comme un être mauvais car capable des pires atrocités (envers ses pairs comme envers d'autres espèces), on peut comprendre la volonté de prouver qu'il existe malgré tout chez celui-ci une part de bonté. Tout comme on peut comprendre, pour les mêmes raisons, la tentation rousseauiste de chercher cette preuve de bonté dans ce qui serait justement la part la plus naturelle de l'humanité : son bagage génétique, son lointain cousin, etc. C'est-à-dire précisément hors de notre société jugée trop injuste et trop destructrice.

Cependant et comme le note très justement l'ingénieur agronome et essayiste écosocialiste Daniel Tanuro, « il ne suffit pas d'appeler la biologie à la rescousse. Car la nature [humaine] n'existe concrètement qu'à travers ses formes historiques » (Tanuro 2018 : en ligne). Le sauvage et le préhistorique écologistes sont une chimère. Ni l'un ni l'autre ne sont naturellement bon ou mauvais, mais « probablement quelque part entre les deux » (Foucart 2011). Et dégonfler ce ballon de baudruche naturaliste est une démarche nécessaire et salutaire, car l'espoir porté par les pratiques qui s'en inspirent est bancal.

D'un côté, la recherche d'un passé écologique mythique nous laisse sans solution concrète aujourd'hui. Faut-il vivre comme nos ancêtres du paléolithique ? Comment réaliser cela ? Que faire des villes déjà construites ? Etc. Voire des solutions douteuses à l'image des néo-malthusiannismes : ces théories qui prônent la restriction démographique pour sauver la planète ; cela quitte à légitimer le manque de solidarité avec les populations du « Sud » et les couches les plus précarisées, premières victimes des changements climatiques.

De l'autre, la recherche d'un lointain vert et merveilleux, bien que souvent animée d'une sympathie réelle pour les communautés indigènes, pose problème à plusieurs égards. Tout d'abord, parce qu'elle contribue à enfermer ces dernières dans une identité qu'elles n'ont jamais demandée. Ensuite, parce qu'en refusant de la sorte de reconnaître ces populations comme actrices de leur propre vie, cette démarche contribue à invisibiliser nombre de résistances indigènes bien réelles pour la défense de l'environnement. A travers ces actions de résistances, certaines populations indigènes s'engagent au quotidien dans des luttes écosociales pour la défense de leur environnement et d'un projet de vie progressiste menacés par la déforestation, des projets miniers ou d'autres formes d'exploitation économique. Des luttes dont il serait part contre certainement légitime de s'inspirer.

Enfin, à travers de telles remises en question, l'enjeu pour l'ErE est bien de questionner l'influence de certaines représentations stéréotypées qui peuvent miner notre capacité d'action comme de réflexion critique et, dès lors, compromettre nos finalités.

Kim Tondeur
Chargé d'analyse et de rédaction
Institut d'éco-pédagogie
kim.tondeur@institut-eco-pedagogie.be



Pour aller plus loin :

Foucart, Stéphane, 2011. « Le sauvage et le préhistorique, miroir de l'homme occidental. De Marylène Patou-Mathis : comment l'Occident fabrique du 'sauvage' », *Le Monde des Livres*, en ligne. Consulté le 2 Octobre 2018. URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/02/17/le-sauvage-et-le-prehistorique-miroir-de-l-homme-occidental-de-marylène-patou-mathis_1481328_3260.html

Génot, Jean-Claude, 2017. *Nature : le réveil du sauvage*. Paris: L'Harmattan.

Locatelli, Francesca et Paul Nugent, 2009. *African Cities. Competing claims on urban spaces*. Leiden/Boston: Brill

Machet, Laurence, Lionel Marre et Antoine Ventura, 2013. Introduction. L'invention de l'indigène écologiste. *Elohi*, 4, en ligne. Consulté le 2 Octobre 2018.
URL : <https://journals.openedition.org/elohi/524>

Michel, Franck, 2014. « C'est quoi le mythe du sauvage ? » *Anthropodcast*, en ligne. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=er58yJ1a1AQ>

Roch, Philippe, 2014. *Le penseur paléolithique. La philosophie écologiste de Robert Hainard*. Genève : fondations écologiques.

Saïd, Edward, 1978. *Orientalism*. New York : Pantheon Books

Tanuro, Daniel, 2018. « L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ? Une critique de la « collapsologie » : C'est la lutte qui est à l'ordre du jour, pas la résignation endeuillée », *Gauche Anticapitaliste*, en ligne. URL : <https://www.gaucheanticapitaliste.org/leffondrement-des-societes-humaines-est-il-inevitable-une-critique-de-la-collapsologie-cest-la-lutte-qui-est-a-lordre-du-jour-pas-la-resignation-endeuille/>